

Notes sur Le chant du styrène, d'Alain Resnais

Michel Forestier www.penserletravailautrement.fr mars 2017

Réalisation	Alain Resnais
Texte	Raymond Queneau
Directeur de la photographie	Sacha Vierny
Voix	Pierre Dux
Musique	Pierre Barbaud
Orchestre	Georges Délerue
Assistant	Martin-Pierre Hubrecht
Effets spéciaux	Roland Pontoizeau
Production	Les Films de la Pléiade, réalisée avec le concours technique de Péchiney
Pays d'origine	France
Genre	Documentaire
Durée	13.08 minutes
Sortie	1958

DECOUPAGE

Temps	Texte	Image / son
0.00	Générique	Musique
0.39	L'homme se fait servir par l'aveugle matière. Il pense, il cherche. Il crée. A son souffle vivant Les germes dispersés dans la nature entière Tremblent comme frissonne une forêt au vent Victor Hugo	Citation sur fond noir / Lecture avec fond sonore sourd
0.59		Formes artificielles se développant comme des végétaux et apparaissant peu à peu comme des objets plastiques / Fond noir avec rectangles et ronds de couleurs / musique
1.54	O temps, suspends ton bol, ô matière plastique D'où viens-tu ? Qui es-tu ? et qu'est-ce qui explique Tes rares qualités ? De quoi es-tu donc fait ? Quel est ton origine ? En partant de l'objet Retrouvons ses aïeux! Qu'à l'envers se déroule Son histoire exemplaire.	Parole Pierre Dux commence sur bol rouge entre deux traits verticaux bleus. Bol de plus en plus grand
2.17	Voici d'abord, le moule. Incluant la matrice, être mystérieux, Il engendre le bol ou bien tout ce qu'on veut.	Apparition de la première machine
2.36	Mais le moule est lui-même inclus dans une presse Qui injecte la pâte et conforme la pièce,	Vue d'une presse en travelling montant / des presses s'ouvrent sur des objets finis que des mains d'homme viennent détacher
2.47	Ce qui présente donc le très grand avantage D'avoir l'objet fini sans autre façonnage.	
2.55	Le moule coûte cher; c'est un inconvénient. Mais il peut resservir sur d'autres continents.	3.37 un homme caché par la plaque de polystyrène qu'il porte passe devant la caméra et découvre derrière

3.47	Le fromage sous vide est une autre façon D'obtenir des objets : par simple aspiration.	lui en s'éloignant un homme devant un pupitre
4.05	À l'étape antérieure, adroitement rangé, Le matériau tiédi est en plaque extrudé.	4.28 Un opérateur apparaît à côté de la machine à fabriquer les plaques
4.35	Pour entrer dans la buse il fallait le piston Et le manchon chauffant - le chauffant manchon Auquel on fournissait — Quoi ? Le polystyrène Vivace et turbulent qui se hâte et s'égrène.	
4.54	Et l'essaim granulé sur le tamis vibrant Fourmillait tout heureux d'un si beau colorant	Jeu des couleurs des billes : jaune, bleu, orange, gris... Beau plan où des billes glissent et disparaissent dans un tamis
5.16	Avant d'être granule on avait été jonc, Joncs de toutes couleurs, teintes, nuances, tons.	Un ouvrier regarde sortir des joncs bleus
6.05	Ces joncs avaient été, suivant une filière, Un boudin que sans fin une vis agglomère. Et ce qui donnait lieu à l'agglutination ? Des perles colorées de toutes les façons. Et colorées comment ? Là, devint homogène Le pigment qu'on mélange à du polystyrène.	
6.31	Mais avant il fallut que le produit séchât Et, rotativement, le produit trébucha.	
6.42	C'est alors que naquit notre polystyrène. Polymère produit du plus simple styrène Polymérisation : ce mot, chacun le sait, Désigne l'obtention d'un complexe élevé De poids moléculaire. Et dans un autoclave,	

7.13	<p>Machine élémentaire, à la panse concave, Les molécules donc s'accrochant et se liant En perles se formaient. Oui, mais — auparavant ? Le styrène n'était qu'un liquide incolore Quelque peu explosif, et non pas inodore. Et regardez-le bien; c'est la seule occasion Pour vous d'apercevoir le liquide en question. Le styrène est produit en grande quantité À partir de l'éthyl-benzène surchauffé, Faut un catalyseur comme cela se nomme Oxyde ou bien de zinc ou bien de magnésium.</p>	<p>7.06 travelling montant avec un homme assis au sommet d'une citerne</p> <p>7.15 le même homme vu de haut regardant le styrène dans la citerne</p>
7.35	<p>Le styrène autrefois s'extrayait du benjoin, Provenant du styrax, arbuste indonésien.</p>	<p>7.27 vue plongeante sur l'usine. Un homme marche. Traveling montant s'achevant sur plan fixe :</p> <p>7.38 vue des silos et tuyaux Longue série de travelings avant et arrière</p>
8.47	<p>De tuyau en tuyau ainsi nous remontons, À travers le désert des canalisations, Vers les produits premiers, vers la matière abstraite Qui circulait sans fin, effective et secrète.</p>	<p>8.45 homme glissant le long d'un poteau métallique</p> <p>9.38 entrée (ou sortie) des travailleurs dans l'usine</p>
9.46	<p>On lave et on distille et puis on redistille Et ce ne sont pas là exercices de style : L'éthylbenzène peut — et doit même éclater Si la température atteint certain degré.</p>	<p>9.47 homme finit de glisser le long d'un poteau métallique puis s'éloigne et « joue » la vérification en deux points du dispositif</p>
10.10	<p>Il faut maintenant se demander d'où viennent Ces produits essentiels, éthylène et benzène. Ils s'extraient du pétrole, un liquide magique Que l'on trouve de Bordeaux jusqu'au cœur de l'Afrique</p>	<p>10.08 insert d'un visage de face d'un ouvrier</p> <p>Travelings et panoramiques sur l'usine et ses multiples édifices</p> <p>11.18 vue d'une rivière et panoramique montant vers l'usine</p>
11.25	<p>Ils s'extraient du pétrole et aussi du charbon Pour faire l'un et l'autre, et l'autre et l'un sont bons.</p>	<p>Vue d'une raffinerie de pétrole ?</p>

12.07	<p>Se transformant en gaz le charbon se combure Et donne alors naissance à ces hydrocarbures.</p> <p>On pourrait repartir sur ces nouvelles pistes Et rechercher pourquoi et l'un et l'autre existent. Le pétrole vient-il de masses de poissons ? On ne le sait pas trop ni d'où vient le charbon. Le pétrole vient-il du plancton en gésine ? Question controversée... obscures origines...</p>	<p>11.46 paysage industriel avec stock de charbon en plein air Matière en fusion</p>
12.32	<p>Et pétrole et charbon s'en allaient en fumée Quand le chimiste vint qui eut l'heureuse idée De rendre ces nuées solides et d'en faire D'innombrables objets au but utilitaire. En matériaux nouveaux ces obscurs résidus Sont ainsi transformés. Il en est d'inconnus Qui attendent encor un travail similaire Pour faire le sujet d'autres documentaires.</p>	<p>12.30 fumées. Série de plans sur des fumées jusqu'à la fin</p>
13.00		<p>Fin et panneau sur Société de production</p>

Poème de Victor Hugo – Recueil *Les voix intérieures* (1837)

Ce siècle est grand et fort. Un noble instinct le mène

Ce siècle est grand et fort. Un noble instinct le mène.

Partout on voit marcher l'Idée en mission ;

Et le bruit du travail, plein de parole humaine,

Se mêle au bruit divin de la création.

Partout, dans les cités et dans les solitudes,

L'homme est fidèle au lait dont nous le nourrissions ;

Et dans l'informe bloc des sombres multitudes

La pensée en rêvant sculpte des nations.

L'échafaud vieilli croule, et la Grève se lave.

L'émeute se rendort. De meilleurs jours sont prêts.

Le peuple a sa colère et le volcan sa lave
Qui dévaste d'abord et qui féconde après.

Des poètes puissants, têtes par Dieu touchées,
Nous jettent les rayons de leurs fronts inspirés.
L'art a de frais vallons où les âmes penchées
Boivent la poésie à des ruisseaux sacrés.

Pierre à pierre, en songeant aux vieilles moeurs éteintes,
Sous la société qui chancelle à tous vents,
Le penseur reconstruit ces deux colonnes saintes,
Le respect des vieillards et l'amour des enfants.

Le devoir, fils du droit, sous nos toits domestiques
Habite comme un hôte auguste et sérieux.
Les mendiants groupés dans l'ombre des portiques
Ont moins de haine au coeur et moins de flamme aux yeux.

L'austère vérité n'a plus de portes closes.
Tout verbe est déchiffré. Notre esprit éperdu,
Chaque jour, en lisant dans le livre des choses,
Découvre à l'univers un sens inattendu.

Ô poètes ! le fer et la vapeur ardente
Effacent de la terre, à l'heure où vous rêvez,
L'antique pesanteur, à tout objet pendante,
Qui sous les lourds essieux broyait les durs pavés.

***L'homme se fait servir par l'aveugle matière.
Il pense, il cherche, il crée ! A son souffle vivant
Les germes dispersés dans la nature entière
Tremblent comme frissonne une forêt au vent !***

Oui, tout va, tout s'accroît. Les heures fugitives
Laissent toutes leur trace. Un grand siècle a surgi
Et, contemplant de loin de lumineuses rives,
L'homme voit son destin comme un fleuve élargi.

Mais parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant.

CRITIQUES CINEMATOGRAPHIQUES

Jean-Luc Godard dans Les Cahiers du Cinéma, n°92 (1959)

« Jamais je crois, depuis ceux d'Eisenstein, un film n'a été aussi scientifiquement médité... Le chant du Styrière, c'est quatorze mois de travail pour un film de quatorze minutes sur les matières plastiques. C'est aussi un texte de Raymond Queneau. (...) introduisant le fameux décalage cher à Renoir. (...) Des plans si profondément rivés les uns dans les autres – malgré l'absence de tout personnage vivant et donc en se privant de la facilité de raccords dramatiques – une centaine de plans si harmonieusement soudés qu'ils donnent la fantastique sensation de n'être qu'un long plan-séquence, un seul et jupitérien travelling dont le phrasé prodigieux n'est pas sans évoquer les cantates de Jean-Sébastien Bach »

Claire Vassé, Bref n°48, page 53 (2001)

Dernier court métrage d'Alain Resnais avant **Hiroshima mon amour**, **Le chant du styrière** confirme à la fois une œuvre cinématographique remarquable et remarquée (c'est le huitième film de Resnais) et une manière, un style d'approche singulière dont Resnais ne se départira pas dans les films à venir et ce jusqu'à aujourd'hui. Cette approche, pour ne pas dire la méthode Resnais, c'est une relation féconde avec chaque collaborateur du film (écrivain, scénariste, chef opérateur, compositeur, décorateur, monteur...), faite de tension, d'invention, de remise en question, de proximité et de distance, de préparation et d'improvisation. Cela paraît aller de soi, mais les commentaires des collaborateurs

témoignent au contraire d'une méticulosité hors norme (Pierre Barbaud le compositeur du **Chant du styrène** : « *Travailler avec lui, c'est passionnant, mais on ne s'amuse pas toujours. Il a un malin génie qui le pousse à changer la veille de l'enregistrement deux secondes quelque part dans le minutage. Cela fait trois semaines qu'il y pensait. Mais il dit toujours : « Je prendrai une décision bientôt ».* Et finalement, il la prend la veille. », Raymond Queneau l'auteur des soixante dix-huit alexandrins en rimes suivies : « (...) le commentaire devait être une cantate. Je réussis à convaincre Resnais de se contenter d'alexandrins. Mais il regrette toujours sa cantate ! »). Cette approche entraîne le film vers une création à part entière où Resnais tout en gardant le cap, sait se laisser surprendre par le cours de la fabrication. **Le chant du styrène** qui narre la transformation de la matière devient lui-même une matière en mouvement et métamorphose. La force du film, c'est d'être à la fois un document sur le travail du plastique (c'est la commande originelle), mais aussi sur le travail d'écriture en alexandrins et sur l'écriture cinématographique (cadres, mouvements, couleurs, rythmes, montage...). Comme le plastique, le poème et le film sont le fruit d'un travail, d'un agencement, d'un assemblage. **Le chant du styrène** est l'histoire de leur rencontre. Resnais y ménage un suspense, des montées dramatiques, des relâchements, des clins d'œil (au milieu du film gros plan sur le visage de Sacha Vierny le chef opérateur), il crée par ses cadrages, ses mouvements de caméra, le rythme de son montage une amplitude de temps qui déjoue la brièveté du film. Ce travail du temps est sans doute l'un des paradigmes du cinéma de Resnais et du cinéma tout court : « Le cinéma, c'est l'art de jouer avec le temps » dira-t-il quelques années plus tard.

C'est qu'au chant nostalgique des sirènes du passé, il préfère celui du styrène, mis en alexandrins par Raymond Queneau, écrivain avec lequel il partage un même esprit ludique et fantaisiste, nourri d'inspirations surréalistes. **Le chant du styrène** film commandé par les usines Péchiney sur le polystyrène, est un joyeux détournement du film industriel. Déjouant l'ennuyeux didactique d'usage, la langue de Queneau fait tout un poème potache de la transformation du plastique. Resnais, fidèle à lui-même, balaye les usines à coups de somptueux travellings, filmés en couleur et en scope. Du grand spectacle, dont le cinéaste de **La vie est un roman** et d'**On connaît la chanson** prévoyait au départ de faire chanter le commentaire.

Critique Jérémie Couston dans *Télérama* du 12/04/2008

Genre : poème pétrolier.

Après avoir retracé en d'élégants travellings le parcours d'un livre dans les arcanes de la Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu (*Toute la mémoire du monde*, 1957), Alain Resnais chante les louanges... d'un bol en plastoc. Avec la même rigoureuse méthode, il s'applique à remonter le fil des transformations du pétrole en polystyrène et compose une ode inattendue à dame Nature. Avec la grâce et le goût de l'abstraction qui le caractérisent, Alain Resnais réussit la gageure d'honorer et détourner à la fois la commande du pétrochimiste Pechiney.

Le film de propagande à la gloire du plastique devient ainsi un court métrage malicieux qui s'intègre parfaitement dans sa filmographie. Il est aidé dans son entreprise de réappropriation par son complice Raymond Queneau, qui a rédigé un délicieux commentaire tout en alexandrins (« O temps, suspends ton bol ! ») et par la partition contemporaine de Pierre Barbaud, inventeur de la musique algorithmique. La caméra se promène dans le dédale de couloirs d'une usine, caresse les tuyaux enchevêtrés, explore les cuves de polymérisation, glisse le long des tapis roulants chargés de billes de plastique. La voix off de Pierre Dux se superpose à ces images glacées du monde industriel déserté par l'homme (on aperçoit à peine un ouvrier) et apporte un contrepoint ironique.

Filmé en gros plan, le polystyrène multicolore prend soudain la forme d'un hippocampe ou d'un champignon hallucinogène. Sublime surgissement de l'organique dans le chimique, qui annonce les méduses d'On connaît la chanson ou la neige de L'Amour à mort.

Arpenteur de l'image lunaire par Youri Deschamps (2010)

<http://www.revue-eclipses.com/le-chant-du-styrene/revoir/arpenteur-de-l-image-lunaire-5.html>

Au départ simple film d'entreprise réalisé pour le compte des usines Pechiney, *Le Chant du Styrene* est à l'arrivée une véritable oeuvre d'artiste, originale et singulière, qui figure parmi les plus belles réussites documentaires de la carrière d'Alain Resnais. Largement dépassés par la créativité débridée du tandem Resnais/Queneau (ce dernier signe le commentaire, et on ne peut imaginer meilleur alter ego littéraire du cinéaste), les termes de la commande originelle sont toutefois scrupuleusement respectés : de l'éthyle benzène surchauffé au moulage industriel, toutes les étapes de la fabrication du plastique et de ses multiples usages passent l'une après l'autre sous la caméra-stylo des deux auteurs. Seulement, le didactique le

dispute au poétique qui finit par prendre le dessus sans faire ombrage au premier. L'ouvrage est ambitieux, la facture lui rend hommage : afin d'investir comme il se doit ce royaume mystérieux des transformations multiples et des déclinaisons infinies, l'angle, le ton et l'attaque ne peuvent, eux, se contenter de l'ordinaire et des développements balisés par l'usage. A la chimie du plastique répondent l'alchimie du verbe et de la mise en scène, si bien que l'obole initiale consacre les vertus d'un Oulipo libérateur, qui écrit la danse et le mystère de la matière autour d'un bol, héros sombre et fier, flottant dans l'air mais ayant cependant ses racines bien en terre.

Les premières images voient se dresser faune et flore d'abord énigmatiques : des tiges de plastique multicolores poussent derrière un fond noir, pour bientôt laisser place au déploiement solennel de quelque « tentacule » de même nature. On pense alors au cinéma scientifique de Jean Painlevé (un parrainage qui fait immédiatement autorité), lequel, le premier, dota l'exercice de réelles qualités esthétiques et plastiques (sic). Ce prologue évoque même plusieurs titres en particulier, comme *La Pieuvre* (1928) ou encore *L'Hippocampe* (1934), film qui en son temps sut enchanter les surréalistes (école littéraire à laquelle l'écrivain Raymond Queneau n'est d'ailleurs pas étranger). Ensuite, la matière presque abstraite se décline en différents objets communs : récipients divers, raquettes de tennis, tourne disque, pour arriver à celui qui sert de guide à l'exploration des origines et de ses arcanes : le bol. « *O temps, suspend ton bol !* », déclame la voix du commentaire dit par Pierre Dux. On aura bien sûr identifié l'effronté détournement du *Lac* de Lamartine, ici convoqué pour remonter la généalogie dudit bol et répondre du même coup à la fameuse question du poète visionnaire : « *Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?* ».

On ne saurait toutefois s'en tenir à la seule dimension ludique et drolatique de la parodie. En cette fin des années cinquante, le plastique est une véritable révolution, à la fois technique et sociologique ; il n'est rien moins que l'emblème favori de la société de consommation. D'une certaine façon, les premiers plans du film commentent donc le titre, qui repose lui-aussi sur un jeu de mots : le styrène est bien un animal fabuleux, difficile à appréhender mais présent partout, dont le chant polymorphe attire les consommateurs contemporains sur les écueils du simili. Ecouter le chant du styrène, comme jadis les infortunés marins du mythe écoutaient celui des sirènes, c'est se laisser charmer, séduire par la voix mélodieuse et confiante d'une modernité au rabais. Car le styrène en question, héraut des temps modernes, n'est finalement que le produit des déchets du pétrole ou du charbon, comme le démontre le film dans les dernières scènes.

Preuve qu'il s'agit bien d'un véritable phénomène de société, Roland Barthes lui consacre l'une de ses *Mythologies* un an auparavant (éditions du Seuil, 1957). Sous la plume du sémiologue, l'article « Plastique » se lit comme un scénario potentiel pour le futur film de Resnais, l'humour y compris. « *Malgré ses noms de berger grec – Polystyrène, Phénoplaste, Polyvinyle, Polyéthylène – , le plastique [...] est essentiellement une substance alchimique* », écrit Roland Barthes. « *Il est en somme un spectacle à déchiffrer* », ajoute-t-il, et c'est précisément ce à quoi s'attache le film de Resnais. L'analyste y voit une révolution dans la mode du simili : « *c'est la première matière magique qui consente au prosaïsme [...] Pour la première fois, l'artifice vise au commun, non au rare* ». Une fantasmagorie de l'ordinaire que le film cultive constamment, parfois même « à distance ». Ainsi, deux plans séparés dans la continuité semblent cependant se regarder, en une sorte de champ-contrechamp imaginaire : un bol rouge en lévitation dans l'espace, comme une soucoupe volante venue d'une autre planète (« *question controversée, obscure origine* »), et un technicien devant un panneau de contrôle, face caméra, comme s'il manœuvrait à l'atterrissage de l'objet volant enfin identifié. Effet d'images potentiel (et doué d'un certain sens de la subversion compte tenu de la nature institutionnelle de la commande de départ), camouflage du sens profond dans l'implicite et la polysémie rieuse, qui déjà indiquent la double appartenance d'Alain Resnais cinéaste : documentariste de science-fiction et arpenteur de l'image lunaire.